N° 3562 — 11e Année — CINQ CENTIMES — Mercredi 8 Novembre 1899

RÉDACTION
MOURAIX, 65, rue des Fabricants (près la place du Trichon)
TOURCOING, rue VERTE, 53
Siège administratif
Rue Nationale, 51, à Lille

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
Trois mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
Nord et départements limitrophes
Trois mois, 6 francs. — Un an, 24 francs.

LE PROLÉTAIRE DE ROUBAIX-TOURCOING

PRIX DES ANNONCES
ANNONCES . . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . . 0 fr. 50
FAITS DIVERS . . . . . 0 fr. 75
LOCALES . . . . . 1 fr. 00

Les annonces seront reçues aux bureaux du journal, à Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 10

Téléphone

Journal Républicain Quotidien

Républicains et Socialistes

La République contient dans sa puissance de progrès l'émancipation totale des travailleurs. Ils doivent obtenir et conquérir par elle la véritable liberté économique, l'affranchissement de toutes leurs facultés, la propriété et la lumière intellectuelle toujours plus grandes.

Aucune réforme politique, économique ou sociale, n'est située dans le plan de l'avenir, en dehors des limites de la République démocratique et progressiste.

C'est là, en quelque sorte, notre profession de foi ; c'est pourquoi nous avons toujours été les partisans convaincus des réformes ouvrières, des syndicats ouvriers et des droits du travail sans cesse violentés et piétinés, et si peu définis encore par nos lois !

Nous avons posé le principe des conférences mixtes entre ouvriers et patrons, sur le pied de l'égalité et de la solidarité économique et humaine. Ce principe, si vous voulez l'appliquer avec soin et discernement, sera singulièrement fécond en conséquences morales et sociales.

Nous ne nous appelons pas pour cela « socialistes » ; nous gardons le nom de « républicains », parce que le nom de la République est le plus grand et le plus glorieux de toute l'Histoire, parce que ce nom contient tout et suffit à tout !

Mais plus on considère les grandes choses de ce monde, plus on voit qu'elles suivent une certaine marche qui est dans leur nature, qui leur appartient et qui ne nous appartient pas ; que nous ne pouvons ni changer ni forcer ; nous pouvons seulement nous y adapter et conspirer avec elles pour le bien public, dans la sincérité, le désintéressement et la modestie de notre âme, en présence des grands phénomènes de l'humanité et de l'univers.

Les socialistes et tous les ouvriers éclairés de ce temps savent cela aussi bien que personne. C'est pourquoi l'un de leurs guides les plus expérimentés, M. Alexandre Millerand, a bien fait de prendre la direction du ministère du Commerce, de l'Industrie et du Travail, aussitôt que la porte de ce ministère lui a été ouverte par un geste prévenant de la destinée !

Quand on a charge d'un parti, à quelque degré, on n'est point pardonnable de tourner le dos à la fortune, même si elle vient plus tôt qu'on ne l'attendait et au milieu de circonstances qu'on aurait souhaité meilleures. Ceux qui, dans ce cas-là, se récusent, abdiquent et trahissent véritablement leur cause et leur parti.

La fortune refusée, qui sait quand elle reviendra, et si elle ne boudera pas à son tour, quand on viendra la solliciter plus tard ? Car la fortune a ses heures qui ne sont pas les nôtres, et un parti qui ne sait pas lui ouvrir les bras quand elle se présente, est un parti sans courage et sans avenir.

Les républicains après la guerre, Gambetta et ses amis, au lendemain des plus terribles événements intérieurs et extérieurs, ont accepté le terrain de la politique, tel qu'il se présentait à eux, tout crevassé et branlant, plein de fondrières et de flaques de sang : ils y ont pris pied et *ils y ont fondé la République, dont on* disait qu'elle ne durerait pas, mais elle dure depuis trente années, le plus vivace de tous les gouvernements du siècle, et elle triomphe encore de cette heure de la plus redoutable conjuration qu'elle ait eue à subir dans son histoire tourmentée.

Les républicains n'ont pas choisi leur moment : certes, ils en auraient voulu un plus agréable. Gambetta est entré à l'Assemblée de Versailles, au milieu de la défiance et des risées d'une majorité réactionnaire, sous la parole insultante de M. Thiers qui l'appelait « un fou furieux ». On est plus poli pour M. Alexandre Millerand. Il y a pourtant des analogies de situation.

C'est à peine l'ombre d'une République qu'on offrait à Gambetta et à ses amis, un embryon, un fantôme de République. Mais ils acceptèrent le fantôme, ils le prirent dans leurs bras vigoureux, l'enveloppèrent de leurs caresses passionnées, le serrèrent contre leur poitrine ; aucun effort ne fut plus capable de le leur arracher, et ils lui communiquèrent leur souffle et leur vie, ils firent de ce vague fantôme la République formelle, substantielle et constitutionnelle, reconnue et introduite au protocole des nations, au premier rang des grands gouvernements du monde.

M. Millerand et ses amis ont à leur tour leur tâche à remplir dans la République, selon leurs facultés et leurs moyens. Gambetta certainement les prévoyait et les appelait, quand il annonçait l'arrivée des « nouvelles couches » de la démocratie ; elle doit former toujours de nouvelles générations pour les porter successivement au pouvoir et pour accomplir par elles les étapes successives de sa destinée. Il faut que la démocratie républicaine ne soit pas un parti qui s'épuise comme les autres, un parti limité dans ses ressources vitales : mais qu'elle soit une force toujours en action et douée de renouvellement indéfini.

Que ceux qui viennent alent seulement la patience, le tact, la fermeté, l'esprit politique, pour faire à leur tour, dans la République française, leur part de travail et d'ouvrage ! Ils appartiennent à la République, comme nous lui appartenons tous. Ils ne sont pas en dehors ou à côté de la République, ils sont dans elle, avec le devoir strict de la défendre, quand elle est attaquée, et puis de développer, selon leurs aptitudes, le domaine de sa législation, de l'enrichir d'institutions nouvelles propres à notre temps.

La République française n'a peur d'aucune réforme ; elle ne recule devant aucun programme, parce qu'elle sait bien qu'il n'y a de programmes viables que ceux qui sont conformes à la nature de l'esprit humain et à la réalité des phénomènes sociaux !

Et puis, comme le dit le proverbe, « qui vivra, verra ». Notre confiance dans l'avenir est illimitée, parce que, suivant une parole banale et courante, qu'il s'agit de bien entendre : « L'avenir est aux plus sages » ; non pas « les plus sages », à la manière des enfants sages, mais les plus sages, c'est-à-dire, ceux qui ont le plus de science et le plus de raison.

Hector DEPASSE.

FÉDÉRATION
républicaine-radicale-socialiste

La Fédération républicaine-radicale-socialiste organise, pour le dimanche 3 décembre prochain, un déjeuner pour commémorer spécialement la résistance au coup d'Etat du 2 décembre, la mort de Baudin, le représentant du peuple massacré en 1851, quand il défendait la République et la loi, contre le parjure Louis-Napoléon Bonaparte.

* *

Le citoyen Hubbard, ancien député, secrétaire général de la Fédération républicaine-radicale-socialiste, vient de recevoir la lettre suivante du citoyen Pierre Baudin, ministre des Travaux publics :

Paris, le 20 octobre 1899.

Mon cher Secrétaire général,

J'accepte volontiers l'aimable invitation au déjeuner mensuel du 3 décembre prochain, que la Commission de la Fédération républicaine-radicale-socialiste m'a fait l'honneur de m'adresser et que vous avez bien voulu me transmettre.

Je vous en remercie et vous prie de croire, mon cher Secrétaire général, à mes sentiments les plus cordialement dévoués.

Signé : Pierre BAUDIN.

Ainsi, par la présence des dévoués républicains Lauessan et Baudin, la manifestation républicaine du 3 décembre prochain, au déjeuner mensuel de la Fédération, aura un vif éclat. A la veille des élections sénatoriales, elle affirmera le vote des républicains sincères de toute nuance de s'unir pour vaincre la réaction cléricale et césarienne.

Le citoyen *de Lanessan, ministre de la marine*, dans le gouvernement actuel, a fait connaître qu'il acceptait avec plaisir l'invitation au déjeuner du 3 décembre qui lui avait été faite par la Fédération.

Dès à présent envoyer les adhésions, au siège social, 10, rue Monsieur-le-Prince. Des mesures sont prises pour assurer des places à tous. Les places seront marquées dans l'ordre d'envoi des adhésions écrites.

Nous engageons les groupes, loges et comités à se faire représenter à ce banquet.

COMMISSION FÉDÉRATIVE

Président : Baudin, député.
Vice-Présidents : Lauxoins, sénateur de la Drôme; Pavillier et Lafferre, députés, Viguier, conseiller municipal de Paris.
Secrétaire Général : Hubbard, ancien député.
Secrétaires : Chalon, May, commandant, Groux, Guy-Péron, Paul Bon, Le Mazurier, Marchand.
Trésorier : Pannelier.
Trésorier adjoint : Marmonier et Loridan.
Membres : Strauss, Dausons, Magnien, Leydet, sénateurs.
Aumont, Pajot, Lagasse, Guieysse, Merlou, Simyan, Vassilas, Leygue (R.), Doumergue, Astier, Massé, Bos (Ch.), Gouzy, Pochon, Tourguet, Bernard (Abel), Rabier, Dron, Faure (Maurice), Bertaux, Bérard, Goujat *députés*.
Dagouy (*Voltaire*), Gariel (*Petit Méridional*), Robert (*Progrès du Nord*), Lafage (*Républicain de l'Oise*), Ch. Arnould (*Républicain des Vosges*), Réveillaud (*Petite Parole*), Robert (*Le Peuple*), Denis Guillot (*Le Havre*), Obein (*Petit Bourguignon*), Nemo Rouzian (*Réveil du Morbihan*), Verzani (*Brest*), Marchais (*Journal de S. et Oise*), Crescent (Lyon), Guirand (Bordeaux), Reybaud (Marseille), Goyot (Dr) (Calais), Lengiez (Dr) (Reims), Fisty (Montchanin), Tavé (Tulle), Dazet (Paris), Delcoigne, Commandant Guillaume, Aubanel, Gaucher, Veron, Lorent, de la Salle, Paul Bon, Turin, Guy Péron, H. Bérenger, Pépin, Dugue, Charbonnel, Pollotier, Strauss, Peyron, Girolles, Dupuis.

Le Comité Directeur qui a été cette commission exécutive comprend 218 membres, appartenant aux comités, loges et journaux de tous les départements et dont il nous est impossible, faute de place, de donner la liste.

La *Fédération* fait appel à tous les militants de la démocratie et de la libre-pensée pour envoyer un siège social leur adhésion (un franc par an) et leur abonnement au *Foyer*.

On dit...

Le *New-York Journal* publie une curieuse statistique de l'extraordinaire tournée électorale commencée le 21 juillet à Chicago par M. Bryan et qui se continue dans le Nebraska.

En trois mois, le candidat présidentiel démocrate, tout en faisant une maladie le mois dernier, a trouvé le moyen de parcourir quarante Etats et parcourir 32,000 kilomètres et de prononcer 200 discours, dont environ 300 en parlant de la State-forme du son train spécial. On calcule à un million le nombre de citoyens qui ont pu entendre les philippiques de l'infatigable orateur contre l'impérialisme, les trusts et l'étalon d'or.

Aussi M. Bryan se montre-t-il très confiant dans l'issue des élections des Etats qui auront lieu mardi et qui seront la pierre de touche des élections présidentielles de 1900. En tout cas, il aura battu son propre record de 1896 en fait de vigueur oratoire et d'ubiquité.

L'ARTICLE DU JOUR
de l'« Echo médical du Nord »

Essai d'Asepsie au XVIe siècle

L'archéologie des vieilles pierres et de vieux tessons, n'est pas seule intéressante. Celle des textes ne l'est guère moins pour les curieux du passé. Quant à moi, j'ai l'habitude de m'offrir chaque année comme régal, durant ma villégiature maritime, la lecture de quelqu'un de ces anciens livres qui, tout le moins du connu de nom, mais que personne ne lit plus, submergé que l'on est par l'inondation incessante et croissante du papier imprimé contemporain.

Cet automne, j'ai achevé la lecture des œuvres d'AMBROISE PARÉ, commencée l'an dernier. J'ai lu ici, dans mes promenades, l'*Apologie*, collection d'œuvres de polémique, et les *Voyages*.

Tous les médecins savent qu'AMBROISE PARÉ a inventé la ligature des vaisseaux dans les amputations et qu'en lui faisant cet honneur, Dieu le guérit. » Et c'est tout ce qu'ils en savent, pour la plupart. Ce qu'étaient ses idées générales et sa pratique, quelle influence il a exercée, quel homme c'était ; tout le monde l'ignore. Cela ne laisse pas pourtant d'être curieux ; et ces textes sombrés dans l'oubli vous révèlent parfois des choses très inattendues.

Par exemple, en niant avec preuves à l'appui la vénénosité des « playes de harquebusade », vénénosité à laquelle tout le monde croyait de son temps, et que l'on se figurait pouvoir conjurer en cautérisant la blessure avec l'huile bouillante, AMBROISE PARÉ a certainement réfuté une erreur, démoli un préjugé. Mais le résultat de cette découverte négative a été l'institution d'une thérapeutique assez fâcheuse en somme.

Dans un récit imagé, qui est même d'un très joli tour littéraire, PARÉ raconte comment, un soir de bataille où il y eut beaucoup de blessés, l'huile « fervente » lui ayant manqué, il dut passer quelques-uns d'entre eux avec un « digestif fait de jaune d'œuf, huile rosat et térébenthine. La nuit suivante, ajoute-t-il, je ne » pus bien dormir, pensant que, par faute » d'avoir cauterisé, les blessés en pussent » mourir sans pouvoir les visiter. Outre mon espérance, trouve » vay ceulx auxquels j'avois mis le médicament » digestif sentir peu de douleur à leur playe, » sans inflammation et tumeur, ayant assez » bien reposé la nuit. Les autres où l'on avoit » appliqué la dite huile, les trouvay fébricitans, » avec grande douleur et inflammations aux en- » virons de leurs playes. Adonc je me délibéray » de ne plus mettre plus brûler aux cruelement » les pauvres blessés de harquebusade ».

Théoriquement PARÉ avait raison. Et cependant la cautérisation des plaies d'armes à feu par l'huile « fervente » reste pratique barbare *dirigée contre une toxicité imaginaire, préservatif* en fait assez souvent les blessés de dangers d'infection ultérieure trop réels. Le caustique, cuisant littéralement les surfaces traumatisées, les revêtait partout d'une escharre, carapace préservatrice hermétiquement close, pouvant s'opposer à la pénétration des germes pathogènes, des microbes, lesquels, pour être ignorés, n'en existaient et n'en infectaient pas moins sous Ambroise Paré, tout pareil à ceux d'aujourd'hui. Il faut le dire, la pratique de PARÉ en matière de pansements fut plutôt un recul. La pharmacopée antique employait quelques pommades toniques, les macérations d'aromates dans du vin ou dans de l'eau-de-vie, les onguents préparés à chaud avec térébenthine, essence de benjoin, de mellot, de romarin ; nitrate blanc (sulfate de zinc); couperose verte (sulfate de cuivre); sels mercuriaux ; etc. etc. : toutes substances qui n'avaient pas les propriétés complexes qu'on leur attribuait, mais qui étaient microbicides. C'était une chirurgie bien plus antiseptique que celle de DUPUYTREN et de VELPEAU.

AMBROISE PARÉ, entraîné par son idée, jaste d'ailleurs, sur la non-vénénosité des plaies d'armes à feu, commença de mettre en honneur les topiques gras, emplastriques ou pourrissants », comme il les appelait, et insuppora cette funeste chirurgie des cataplasmes et du cérat qui devait durer plus de deux siècles, dont les gens de mon âge ont vu la fin et dont nous ont délivrés Pasteur. Les blessés de PARÉ, — et ses adversaires ont bien su le lui reprocher *aigrement de son* temps (voir l'*Apologie*), — souffraient moins sur l'heure, mais mourraient davantage, par la suite, d'accidents où il est facile de reconnaître l'infection purulente. Au siège d'Hesdin, au siège de Rouen surtout, la mortalité fut si effroyable qu'elle obligea PARÉ à modifier sa pratique : « Je fus contraint, dit-il, de laisser les suppuratifs et de user, au lieu d'iceux, de l'onguent rosat, et de l'onguent mercuriel camphré et autres ».

A propos de cette influence, plutôt malheureuse, qu'AMBROISE PARÉ exerça sur ce point de la chirurgie de son époque, j'ai fait chez un de ses contemporains, chez BRANTOME, une petite, — oh ! bien petite, — mais assez amusante trouvaille :

Il a existé, au XVIe siècle, un chirurgien qui semble avoir eu une vague idée, une obscure intuition des résultats excellents qu'on pouvait obtenir dans le traitement des plaies par la *scrupuleuse propreté des topiques et des pièces* de pansements. Je crois que cela n'était pas bien net dans son esprit, et que ses prétends pas qu'il faille voir en DOUBLET (ainsi se nommait-il), le père méconnu de l'asepsie. On peut toujours, avec un peu d'ingéniosité, prouver qu'une grande découverte n'a pas été inédite. CAROLUS PATIN (le fils de GUY), n'a-t-il pas cherché en s'appuyant sur l'interprétation élastique de textes vagues, à démontrer que la circulation du sang avait été connue d'HIPPOCRATE et même de CONFUCIUS ? Je ne veux donc pas élever une statue à DOUBLET. Il me semble pourtant qu'il fut bien confrère, absolument oublié, mérite bien un petit souvenir, voire un petit hommage rétrospectif.

Voici ce que j'ai trouvé dans BRANTÔME :

Maître DOUBLET, chirurgien de M. DE NEMOURS, dit BRANTÔME, emportoit de ce temps la vogue des chirurgiens de France, et fit doubler Metz et Montdidier. Il chercha alloit à Iay, bien qu'y fait maistre AMBROISE PARÉ, tant renommé depuis, et tous pour le premier de son temps. *Et toutes ses cures faisoit le dit* DOUBLET, *par simple linge blanc et belle eau claire, usoient de la fontaine ou du puy*. Mais ce cela, il s'ydoit de sorcelliges et paroles charmées, comme il y a encore aujourd'hui force gens qui l'ont vu qui l'asseurent, du depuis. J'ai vu SAINT JUST D'ALLEBAUE, qui s'en mesloit de même ; et vis comme il se présenta à feu M. DE NEMOURS, lorsqu'il fut blessé à Orléans, dont il mourut : Il gagroit sa vie, qu'il le guérroit. J'ainis fort son prince, religieux et vertueux, ne voulut qu'il y mist la main, disant qu'il aymoit mieux *mourir que de s'ayder pour guérison d'un tel art diabolique et offenseur au ciel Dieu.*

Ailleurs, BRANTÔME confirme le choix :

M. DE SAINT-JUST D'ALLEBAUE, estant fort expert en telles cures de playes, *par des linges et des eaux* et des paroles prononcées, fut presienté à ce bon seigneur (le duc DE GUYSE) pour le panser et le guérir, car il en avoit fait l'experience grande sur d'autres. Jamais ne le voulut entendre, disant que d'estoient ennemis de Dieu et du ciel, et, ainsi, ne dict M. DE SAINT-JUST, qui étoit mon grand amy, qu'il l'eut guéri ; ce qui est fort à noter.

La pratique de DOUBLET a été *rejetée* rationnellement de nos jours ; en particulier par BANTOCK et SPENCER WELS, qui ont pratiqué de nombreuses opérations abdominales en n'usant que de sérum, d'eau non bouillie et de brosses ; sans étuves ni antiseptiques d'aucune sorte.

Et leur statistique n'aurait pas été inférieure à celle des autres chirurgiens.

Mais, au XVIe siècle, on ne concevait pas quelle efficacité pouvait avoir sur la marche des blessures l'eau bien claire et le linge blanc. Mais tes que PARÉ raconte qu'en guerre on était obligé de laver et de relaver si souvent les linges à pansement qu'ils devenaient « de comme parchemin.» Il était tout à fait dans la psychologie de l'époque que le dévot prince de GUYZE, que SAINT-JUST D'ALLEBAUE, que BRANTÔME, — *qui sait, que DOUBLET lui-même peut-être*, — attribuassent à des maléfices ces cures incompréhensibles. Il n'en ressort pas moins de la courte mais typique opinion de BRANTÔME que DOUBLET était un chirurgien propre, relativement aseptique, et que cette asepsie très relative suffisait à lui assurer beaucoup de succès, à lui et à ses injustes rivaux, les chirurgiens non médecins ; car ce SAINT JUST D'ALLEBAUE, le grand amy de BRANTÔME, sur lequel je n'ai d'ailleurs trouvé aucun renseignement, ne paraît avoir été quelque mince guérisseur, officier des armées royales. Cela leur réussissait à tel point que l'on rapportait leurs guérisons à la magie.

AMBROISE PARÉ a vécu en contact avec DOUBLET dans Metz assiégée par Charles Quint ; il a connu et mentionne en toutes lettres, fort loyalement, « maintes cures merveilleuses » de son confrère. C'était un bon observateur que PARÉ. On a certainement exagéré en parlant, comme l'a fait MALGAIGNE, du son « génie » ; mais il était curieux et sagace. Eh bien, PARÉ n'a rien compris aux résultats « merveilleux » du modeste praticien, que lui, Premier Chirurgien du Roy, regardait vraisemblablement de haut, comme une façon de rehouteur. Une certaine rédeur et un tantinet de vanité jalouse étaient les défauts de caractère de PARÉ ; cela perce dans ses écrits. Voici le bref et dédaigneux passage qu'il consacre à DOUBLET : « Un » chirurgien empirique, nommé DOUBLET, a » fait maintes fois des cures merveilleuses, sy- » pliquant à teilles playes (les plaies d'armes à » feu), un médicament suppuratif composé de » laré fondu, jaune d'œuf et térébinthine, avec » un peu de safran. Et tenait ce remède pour un » très grand secret ». Un point ; c'est tout.

Ce manque de flair de PARÉ en cette occasion me rappelle amusamment certains de ses contemporains qui souvent parlent mes élèves et que je rapporte cet à cause de son analogie avec ce qui précède :

En 1884 j'avais pour cliente une aimable vieille dame, veuve d'un grand industriel lillois, Mme B... Elle souffrait d'une maladie chronique qu'exigeait pas une opérationnelle, mais active ; aussi mes visites se passaient-elles souvent en conversations. C'était le moment où il m'était question de la chirurgie et du fanatisme qui des triomphes de la Chirurgie nouvelle.

« Les choses ont donc bien changé depuis ma jeunesse, me dit un jour Mme B... Il y a trente ans, les médecins faisaient des compications, des abcès qu'il fallait ouvrir. Ils étaient bien soignés cependant, à l'hôpital St-Sauveur, dans le service du Docteur PARISE, qui était bon chirurgien, n'est-ce pas ?

— M. PARISE, qui fut mon maître, était, Madame, un homme de haute valeur. Mais, en ce temps-là, tout le monde avait les mêmes mauvais résultats que lui.

— Nos ouvriers avaient fini par se figurer qu'on ne guérissait pas à Saint-Sauveur ; et ils préféraient être soignés à domicile par un simple médecin exclusif, qu'ils appelaient le « père LAZOWSKI. »

— En effet, j'ai vaguement connu dans mon enfance ce Docteur LAZOWSKI, qui habitait la rue de Tournai. C'était un réfugié polonais, échoué à Lille vers 1830. Sous Louis-Philippe on s'intéressait beaucoup aux réfugiés politiques. Le gouvernement leur donnait officiellement des secours. Le *Charivari* prétendait qu'il y avait vingt mille demandes de places de réfugié polonais.

— Parfaitement. Eh bien, ce Docteur LAZOWSKI, qui faisait de la médecine RASPAIL, de la médecine au camphre, prouvait aux blessés que PARISE avait fait, au fait, qui le plupart guérissaient vite.

— L'avez-vous vu quelquefois opérer, Madame ?

— Bien des fois. En qualité de patronne je me faisais un devoir de visiter nos blessés.

LAZOWSKI lavait largement les blessures à l'eau-de-vie camphrée pure ; ce qui piquait très fort.

Puis il bourrait les plaies jusqu'aux bords de poudre de camphre et couvrait le tout de compresses d'eau sédative étendue.

— Avez-vu parlé de cela à M. PARISE ?

— Oui. Il a haussé les épaules.

PARISE n'avait pas eu mieux voir l'antisepsie relative et vraisemblablement inconsciente du « père LAZOWSKI » qu'AMBROISE PARÉ n'avait su voir l'asepsie primitive et confuse de « Maître DOUBLET, empirique. »

C'était d'autant plus étonnant de la part de PARISE que l'excessive mortalité par accidents infectieux l'obsédait. Dans les dernières années de sa pratique il ne parlait presque plus d'autre chose. En 1869, à l'heure même où LISTER expérimentait encore et utilisait l'acide phénique célèbre pansement, j'ai vu PARISE, croyant à l'existence dans l'atmosphère hospitalière de « miasmes phlébitigènes », il appelait de ce nom l'agent non microbien, mais tout aussi infectieux parce qu'il professait que c'était en enflammant suppurativement les veines, en produisant une phlébite purulente, que cet agent hypothétique tout l'organisme ; passons sur ce détail de pathogénie) ; j'ai vu, dis-je, PARISE essayer de les détruire ou de les neutraliser par un moyen fort analogue au fond à l'un des procédés de la méthode Listérienne. C'était une sorte de *Spray*. J'ai naguère raconté toutes ces tentatives.

Tout cela prouve une fois de plus que de très bons esprits peuvent ne pas les apercevoir à côté de faits clairs comme le jour, que tous voient dès qu'un trouveur inspire les à dégagés et montrés. Il en a été ainsi de la contagion de la tuberculose, dont personne ne s'avisait jadis et qui crève aujourd'hui les yeux. Il en a été de même de l'antisepsie. Qui sait ? Peut-être y a-t-il encore, même en médecine, des découvertes à faire, à propos desquelles tout le monde s'étonnera, le lendemain du jour où elles seront faites, qu'elles ne l'aient pas été dès le jour d'hier.

Dr H. FOLET.

LES PRÉTENDUS RALLIÉS

MM. Dansette, Plichon de Montalembert

Parmi les pièces du procès de la Haute-Cour qui viennent d'être publiées, figure une lettre de M. de Ramel à M. André Buffet où trois de nos députés du Nord, MM. de Montalembert, Dansette et Plichon sont mis en cause.

M. André Buffet, l'un des principaux accusés du procès, était le représentant de M. le duc d'Orléans à Paris. M. de Ramel est un député monarchiste du Gard, qui a joué un rôle actif dans le complot organisé par les royalistes et les cléricaux pour renverser la République.

Or, on verra que les trois députés du Nord dont nous venons de citer les noms ont pris part à ces intrigues anti-républicaines.

Voici cette lettre :

A M. André Buffet.

Paris, le 27 septembre 1899.

Mon cher monsieur et ami,

J'écris quelques lignes au duc d'Orléans pour lui rendre compte de ma journée. Je vous résume mon impression. La réunion de la droite a été bonne, et l'essai (?) de *mobilisation* a parfaitement réussi : sur 55 membres au plus que compte la droite, 40 étaient présents et 10 excusés pour des motifs très légitimes. Maladie : Baudry d'Asson ; — de Mun télégraphie : atteint trop tard par convocation, mais adhère complètement ; — un autre, sa femme en couches ; — un autre, un deuil récent, etc. ; — **Montalembert**, etc., mais **adhésion**. Somme toute, très bon résultat pour la droite.

Cochin pensait que cette convocation était inutile et qu'il était dangereux de se mêler à *cette question, etc. La réunion a passé outre et* adopté à l'unanimité l'ordre du jour que je lui proposais.

Dansette, Plichon. Les (nom illisible), Le Provosnays, Hulle **étaient à la réunion !** Après l'adoption de notre ordre du jour, une vingtaine d'autres nous, nous sommes allés à la réunion de la Chambre. (Berry, Drumont, Millevoye. Déroulède n'y était pas).

Très peu de députés de ces groupes, vingt environ de ce côté, four complet dû à divers motifs et principalement à ceci : (?) que Berry convoquait. J'ai fait part de l'ordre du jour que nous avions voté, dont le sens a été adopté sans qu'on en prit le texte pour ne pas se compromettre par l'adhésion *in terminis* à un ordre du jour de droite.

Nous avons proposé manifestation dans la rue pour le lendemain et envoi d'une délégation à l'Elysée.

Le désir de la plupart de repartir, la crainte de quelques-uns que la manifestation avortât ont déterminé la majorité à ne envoyer tremblement une délégation au Président de la République.

Le dénant spontané de cette délégation ne portait (?) pas à une manifestation ; cependant, au cours du trajet, un milier environ de manifestants, que nous recrutions en avançant, s'est joint à nous, mais a été fréquemment fractionné et dispersé par la police et s'est reformé à maintes reprises.

A l'Elysée, le général Hagron nous a reçu et a porté nos cartes et notre ordre du jour au Président que nous demandions à voir. Il est revenu, disant que le Président avait bien reçu notre ordre du jour, mais qu'il croyait inconstitutionnel de recevoir une délégation de la Chambre. En résumé, journée pas mauvaise pour la droite, manifestation que je décrirais absolument insuffisante (?) par le fait de l'absence des députés des autres groupes et par la spontanéité de l'envoi de la délégation.

Pour le moment, je ne vois pas le moyen de renouveler une manifestation de quelque jours : il faut suivre les événements et attendre.

Déroulède va continuer son agitation (il n'était pas à la réunion de la Chambre), c'est lui qui peut faire le plus avec sa Ligue des patriotes.

Il serait, je crois, utile que nos amis envahissent cette ligue pour la faire aiguiller (*sic*) vers nous. Déroulède n'est pas hostile, mais il est désœuvré. Si on le laisse marcher seul, il peut être difficile à atteindre à nous ; si nous sommes dans le sein même de son organisation nous pouvons le pousser vers nous. Nos jeunes pourraient, en ne semble, recevoir le mot d'ordre d'y entrer en *sachant pourquoi* et en restant plus que jamais autonomes et constitués à part *comme jeunesse royaliste*. Quelques lignes illisibles (8 lignes).

Il y a un intérêt considérable, à mon avis, à empêcher Déroulède de marcher sans nous.

Je pars demain matin pour Dax (Landes), hôtel des Thermes, où je voudrais me soigner quelques jours. J'en ai besoin. Si vous avez une communication à me faire, vous serez bien aimable de me l'adresser là.

Votre bien affectueusement dévoué.

F. DE RAMEL.

La lettre qu'on vient de lire est de nature à édifier, une fois de plus, les républicains sur la sincérité des prétendus ralliés.

Nous ne dirons rien de M. de Montalembert, qui n'a jamais renié complètement ses opinions monarchistes. Mais, MM. Dansette et Plichon, nous a-t-on assuré, avaient qu'ils avaient fait adhésion sans réserve à la République ! On voit ce que valait cette adhésion.

Pendant que M. Charles Dansette, ajoint au maire d'Armentières, manifestait avec le Président de la République, son frère, le député, et son collègue Plichon, s'associaient aux manœuvres par lesquelles M. le duc d'Orléans travaillait à rétablir la monarchie.

Voilà, entre arrachés, les masques dont s'affublaient les prétendus ralliés. Et les Dansette et les Plichon n'oseront plus, désormais, s'intituler républicains.

PAROLES RÉPUBLICAINES

Dimanche, à la séance de clôture du Congrès de la Ligue de l'Enseignement, M. Leygues, ministre de l'instruction publique, a prononcé les fermes et belles paroles républicaines que voici :

L'instituteur ne doit pas être seulement un instituteur. Instruire, enseigner constituent un cycle conducteur. Il doit être avant tout l'éducateur. Si vous n'avez initié l'élève à la vie morale, si vous n'avez formé son jugement, si vous n'avez préparé des caractères, vous avez manqué à votre mission.

Les instituteurs sont les agents, les pionniers de l'idée laïque et démocratique de la civilisation. Ils ne font pas la guerre à la conscience intérieure, comme on les en accuse, ils veulent la conscience libre, ils s'efforcent d'inculquer aux élèves un idéal très haut de justice, de liberté humaine, de fraternité, en les faisant communier dans le culte de la Patrie qui réunira toutes nos gloires, tous nos deuils, toutes nos espérances.

Après avoir indiqué que la Ligue et le gouvernement républicain poursuivent un but commun, le ministre termine ainsi :

« Le gouvernement de défense républicaine sait qu'il l'honneur et le devoir pour être vraiment digne de ce nom, doit vivre, doit agir ; j'entends par là qu'il doit inspirer à tous le sentiment de sa force, il doit assurer à tous la paix, la sécurité dans le lendemain, la confiance dans l'avenir. Le gouvernement de la République a le devoir d'exiger de ceux qui viennent lui offrir leurs services, des garanties de fidélité et de loyalisme. Nous n'avons rien à cacher, nous relevons très haut notre drapeau et notre cocarde. Nous sommes bien fiers de nos doctrines et sous le drapeau de la Patrie.

Défendant ensuite en quelques mots énergiques l'Université contre les attaques dont elle est aujourd'hui l'objet, M. Leygues déclare qu'elle est la pépinière de l'école de la tolérance, de liberté, de justice et de solidarité.

Nos Dépêches

Par Fil Téléphonique spécial

LA GUERRE
ENTRE
l'Angleterre et le Transvaal

Les journaux anglais parlent en termes magnifiques de l'évolution de leur flotte à Gibraltar — évènement considérable, disent-ils, au double point de vue politique et stratégique. A l'heure présente, il n'est au pouvoir de personne de dire quelle est la valeur exacte de la flotte anglaise. Nous avons la beaucoup de statistiques comparatives ; si on représente la flotte anglaise par 10, la flotte française vaut 4 ; la flotte russe, 3 ; la flotte allemande, 2, etc... Ce sont là des chiffres sur un morceau de papier. A calculer de la sorte, la grande *Armada*, de son temps, aurait valu 15, 20, 25 fois celle de l'Angleterre n'en reçut aucun mal. La grande *Armada* valut 0.

Ce qu'est la flotte anglaise aujourd'hui, comment elle se comportera et ce qui lui arrivera à l'occasion de la guerre, le ministre M. Chamberlain, l'auteur responsable de la guerre du Transvaal, disait au Parlement britannique qu'il ne connaissait pas les choses de l'Afrique du Sud, il ne connaît pas mieux les choses de la flotte, car on ne connaît ces choses-là qu'après l'évènement accompli. La flotte espagnole devait faire merveille à Cuba et aux Philippines, mais elle ne l'a pas fait.

Une dépêche curieuse, fantastique, disait hier qu'un vaisseau de la marine anglaise, le *Crescent*, avait été menacé sur les côtes de l'Amérique du Nord par les torpilles d'un canot à vapeur armé pour la cause des Boers. Cela fait rêver : la libre Suisse africaine, l'ombre de Pretorius s'attaquant aux vaisseaux d'Albion dans les mers du Nord américain ! La *bruit court* que le Transvaal aurait sur l'Océan des corsaires armés en course. Ce qui est peut-être plus vraisemblable et très difficile de réduire un petit peuple libre, qui aime mieux être extirpé de la terre que de vivre au vingtième siècle en vassal de l'Angleterre. La tout est de savoir s'il tiendra *jusqu'au bout son serment d'Annibal*. Mais s'il le tient, il gagnera la partie, car il a posé la partie dans des termes, où il ne peut pas la perdre : vaincre ou mourir. Quand on veut réfléchir cela, on est sûr de gagner même en perdant. Il suffit qu'un petit peuple d'hommes ne veuille pas plier pour déjouer tous les plans et les dessins d'un vaste empire. Le Spartiate boera dit qu'il ne serait pas le vassal de l'Angleterre ; c'est assez de mourir pour ne pas l'être.

On sait que la bataille de Ladysmith,